

Grandeur et Déchéance du Concept

Introduction

L'Énigme de la Chaise Caroline ou la Tension du Particulier

La salle de classe, lieu par excellence de la transmission du savoir, est aussi le théâtre d'une tension métaphysique silencieuse mais omniprésente. Au centre de cette scène pédagogique, posons un objet banal, un témoin matériel de notre quotidien : une chaise. Pour les besoins de notre enquête, nous lui donnerons une identité, un nom propre qui la distingue de la masse anonyme du mobilier scolaire : appelons-la **Caroline**.

Caroline est là, posée sur la table, offerte au regard des élèves. Elle possède une matérialité indéniable, une présence "hic et nunc" (ici et maintenant). Elle a quatre pieds en métal, peut-être légèrement écaillés par les coups de balai des agents d'entretien. Son assise en bois verni porte les stigmates des années : graffitis gravés au compas, usure asymétrique due à des générations d'élèves se balançant ennuyé. Caroline est unique. Aucune autre chaise dans l'établissement, ni même dans l'univers, ne partage exactement sa texture, son histoire moléculaire, ses imperfections spécifiques. Elle est ce que les philosophes médiévaux appelaient l'*haecceitas*, l'écécité, la singularité irréductible de la chose.

Pourtant, dès l'instant où nous ouvrons la bouche pour en parler, nous accomplissons un acte de violence métaphysique. Nous disons : « C'est une chaise ». Ce faisant, nous faisons disparaître Caroline. Le nom propre s'efface derrière le nom commun. La chose singulière, riche de ses mille détails, est engloutie dans une catégorie générale : le **concept**.

Ce briefing se propose d'explorer la nature du concept à travers une trajectoire dramatique, que nous qualifierons de « grandeur et déchéance ». Le concept est-il, comme le pensait Platon, la clé de voûte de la réalité, l'accès divin à l'essence des choses, nous permettant de sauver l'être du naufrage du temps? Ou bien est-il, comme le diagnostiquera Nietzsche, un « mensonge » vital, une falsification grossière de la réalité destinée à rassurer l'animal craintif qu'est l'homme? Enfin, ne faut-il pas voir avec Bergson dans le concept une simple étiquette utilitaire, un outil de l'action qui nous masque la véritable texture du réel, texture que seul l'artiste, par une perception virginale, parviendrait à retrouver?

Nous mènerons cette investigation en trois temps, mimant le mouvement de l'histoire de la philosophie : de l'adoration de l'Idée à la suspicion radicale, pour finir par la tentative de reconquête du réel par l'intuition.

I. La Suprémie du Concept : L'Héritage Platonicien et la Nostalgie de l'Immuable

Pour comprendre la puissance inaugurale du concept, il faut d'abord saisir la terreur primitive à laquelle il répond. Avant que Platon n'érige la forteresse des Idées, la pensée grecque était hantée par le vertige du devenir, incarné par la figure d'Héraclite d'Éphèse.

1.1. Le Vertige Héracliteen : La Fuite du Sensible

« Tout coule, tout part, tout fuit » (*Panta rhei*). Cette sentence d'Héraclite résonne comme une condamnation de toute tentative de connaissance stable.¹ L'image célèbre du fleuve — « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » — illustre l'instabilité fondamentale de la matière. Non seulement l'eau a coulé, mais le baigneur lui-même a changé.

Regardons à nouveau Caroline. Elle semble immobile sur l'estrade. C'est une illusion d'optique due à la brièveté de notre regard par rapport à la durée de la matière. À l'échelle du temps, Caroline est un processus de dégradation. Le vernis s'oxyde, le bois sèche et se fissure, le métal fatigue. D'autres élèves viendront s'y asseoir, l'usant imperceptiblement. Dans cinquante ans, elle sera méconnaissable ; dans un millénaire, elle sera poussière.

Si la réalité n'est que cela — un flux perpétuel de naissance et de destruction — alors la connaissance est impossible. Comment nommer ce qui change sans cesse ? Si le mot « chaise » désignait strictement l'état matériel de Caroline à l'instant T, il serait faux à l'instant T+1. Montaigne, grand lecteur des sceptiques et des anciens, résumait cette impossibilité de saisir le sensible :

« Si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner l'eau. » Michel de Montaigne, Les Essais

Vouloir saisir l'être de la chose sensible par la perception, c'est comme essayer de tenir de l'eau dans le creux de la main. Plus on serre, plus elle s'échappe. Le sensible ne « tient pas en place ». Il est le domaine de l'équivoque et du périssable. C'est contre ce nihilisme épistémologique (si tout change, rien n'est vrai) que se dresse le platonisme.

1.2. La Puissance de la Définition : Le Concept comme Refuge

Face au chaos du sensible, le concept offre l'avantage inestimable de la stabilité et de la précision. Platon, fasciné par les mathématiques, trouve dans la géométrie le modèle de toute vérité.

Prenons l'exemple du cercle. Sa définition est sans équivoque : « l'ensemble des points équidistants à un même centre ».²

Analysons les propriétés de ce concept géométrique par rapport à un cercle tracé dans le sable ou sur un tableau noir :

1. **Immuabilité** : Cette définition n'a pas bougé d'un iota depuis l'invention de la géométrie. Les empires s'effondrent, les langues meurent, Caroline pourrira, mais la définition du cercle demeure éternellement vraie. Il n'y a aucune raison qu'elle change dans mille ans.
2. **Universalité** : Elle est vraie partout. Qu'on soit à Athènes, à Paris, sur Mars ou sur Jupiter (si l'on y croise un être rationnel), le rapport entre le rayon et la circonférence reste le même. Le concept abolit les frontières spatiales et temporelles.
3. **Perfection** : La définition est parfaite. Il n'y a rien à lui ajouter, rien à lui retrancher.

À l'inverse, regardons le monde sensible. Vous ne croiserez *jamais* un cercle parfait dans la nature. Vous verrez des ronds dans l'eau, des lunes, des roues, des dessins tracés par des compas ou des algorithmes. Mais même le cercle tracé par l'ordinateur le plus puissant sur l'écran le plus résolu reste une approximation : il est incarné par des pixels carrés, par des lampes miniatures dont le rayonnement vacille et s'use. «La perfection n'est pas de ce monde», dit le proverbe. Elle est du monde intelligible, ajouterait Platon.

Le concept est donc cet « espace mental » ou « sémantique » qui nous permet d'échapper à l'imperfection du monde. Définir, c'est exercer un pouvoir de discrimination absolu. C'est un peu comme devenir un « physionomiste à l'entrée d'une boîte de nuit » :

- « Toi (la chaise), tu as un dossier, une assise, des pieds : tu rentres dans le concept. »
- « Toi (le tabouret), tu n'as pas de dossier : tu restes dehors. »
- « Toi (le fauteuil), tu as des accoudoirs en trop : tu es une autre catégorie. »

Cette puissance de regroupement est vertigineuse. Le concept « chaise » ne contient pas seulement les trente chaises de la classe. Il contient toutes les chaises fabriquées par le passé, toutes celles qui existent actuellement en Chine ou au Brésil, et toutes celles qui seront fabriquées dans le futur, voire toutes celles qui sont simplement imaginables. Le concept est une "maison" capable d'accueillir une infinité d'objets singuliers.

1.3. L'Ontologie Platonicienne : L'Idée Plus Réelle que la Chose

C'est ici que Platon opère son renversement spectaculaire. Pour le sens commun, Caroline (la chaise matérielle) est réelle, et l'idée de la chaise est une abstraction dans notre tête. Pour Platon, c'est l'inverse.

Puisque Caroline est soumise à la dégradation et finira par disparaître, elle a moins d'être. Elle n'est qu'une demi-réalité, une ombre qui passe.

En revanche, l'Idée de la Chaise (le Concept), parce qu'elle est éternelle, immuable et parfaite, est pleinement réelle. Elle est l'Ousia (l'essence).

Dans le Livre X de la *République*, Platon illustre cette hiérarchie par la célèbre distinction des trois lits (ou couches) ³ :

1. **La Forme (l'Idée de Lit)** : Créée par Dieu (ou existant par nature), elle est unique. C'est le lit en soi, la définition pure et fonctionnelle du lit. C'est le niveau de la Vérité.
2. **Le Lit de l'Artisan (le Menuisier)** : L'artisan fixe son "œil de l'âme" sur l'Idée pour fabriquer un objet matériel. Ce lit (comme Caroline) est une copie de l'Idée. Il est utile mais imparfait et périssable.
3. **Le Lit de l'Artiste (le Peintre)** : Le peintre qui représente le lit du menuisier ne regarde pas l'Idée, mais l'objet matériel sous un certain angle. Il produit une copie de copie, une imitation au troisième degré (*mimesis*). Il est le plus éloigné de la vérité.

Pour Platon, connaître, ce n'est pas observer Caroline avec nos yeux (sensibles), c'est retrouver l'Idée de la chaise avec notre intelligence. Le corps est perçu comme le « tombeau de l'âme » (*sôma sema*), car il nous ancre dans le sensible mouvant et nous empêche de voir les Idées pures.² L'aspiration fondamentale de l'âme, c'est le retour à l'intelligible, son élément naturel.

Le concept est donc "grand" car il est notre échelle vers le divin, vers ce qui ne meurt pas. Il sauve le réel de la fluidité destructrice du temps.

II. La Déchéance du Concept : Nietzsche et le Mensonge Anthropomorphique

Si Platon marque l'apogée de la foi dans le concept, Friedrich Nietzsche en orchestre la déconstruction radicale. Dans son texte de jeunesse de 1873, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, il retourne l'édifice platonicien comme un gant. Le concept n'est plus une révélation de l'essence supérieure, mais une fabrication humaine, trop humaine, née de la peur et de la nécessité biologique.⁶

2.1. La Genèse Physiologique du Concept : Du Nerf à l'Abstraction

Nietzsche propose une généalogie du concept qui part du corps et non du ciel des Idées. Comment naît un mot, puis un concept ? Par une série de métaphores, c'est-à-dire de translations d'une sphère à une autre, qui sont autant de trahisons du réel originel.⁶

1. **La sensation nerveuse** : Tout commence par une excitation d'un nerf. C'est le premier contact avec le chaos du réel (le "X" mystérieux de la nature).
2. **L'image (Première métaphore)** : Nous traduisons cette excitation nerveuse en une image mentale.
3. **Le son (Deuxième métaphore)** : Nous traduisons cette image en un son articulé, le mot.
4. **Le concept** : Enfin, le mot devient concept lorsqu'il cesse de désigner l'expérience singulière pour s'appliquer à une multitude de cas dissemblables.

Nietzsche écrit : « Tout concept naît de l'identification du non-identique ».⁶

Reprenons l'exemple de la feuille (analogie végétale de notre chaise Caroline). Dans la nature, aucune feuille n'est strictement identique à une autre. Chacune a ses nervures propres, sa teinte spécifique, ses déchirures accidentelles. Le réel est pure différence.

Pour former le concept de « feuille », l'intellect humain doit opérer une violence : il doit décider arbitrairement d'oublier ces différences. Il y a un « abandon délibéré des différences individuelles », un « oubli du distinctif ».

2.2. Le Concept comme Squelette du Réel

Le concept n'est donc pas l'essence supérieure de la chose, mais son fantôme appauvri. En disant « c'est une feuille » ou « c'est une chaise », je ne dis pas la vérité de la chose, j'efface sa singularité pour ne garder qu'un schéma vide.

Nietzsche utilise une image frappante : le concept éveille la représentation comme s'il y avait dans la nature une « Forme originelle » de la feuille, sur le modèle de laquelle toutes les feuilles seraient tissées, mais par des « mains inexpertes ». C'est une critique directe du mythe platonicien du Demiurge ou de l'Artisan divin. Pour Nietzsche, il n'y a pas de modèle parfait raté par la nature ; il y a une nature infiniment riche et singulière que notre esprit grossier ne parvient pas à saisir dans sa complexité.

Le concept est un « columbarium » (un cimetière romain pour urnes funéraires).⁹ Nous tuons la vie vibrante et singulière, nous l'incinérons, et nous rangeons les cendres dans des cases étiquetées : « mammifère », « chaise », « feuille », « honnête homme ». Nous prenons ces cases pour la réalité, alors qu'elles ne sont que le cimetière de nos intuitions vives.

2.3. L'Anthropomorphisme et la Vérité Tautologique

Pourquoi faisons-nous cela? Parce que nous sommes faibles. L'homme, cet animal chétif perdu dans un univers glacé, a besoin de rendre le monde familier pour survivre. Le concept est l'outil de cet anthropomorphisme.⁴

L'homme « cherche la métamorphose du monde en homme ». Il veut retrouver partout ses propres catégories logiques.

Nietzsche dénonce le caractère tautologique de la recherche de la vérité par le concept. Si je définis le « mammifère » et qu'ensuite, voyant un chameau, je m'écrie : "Voici un mammifère!", j'ai certes énoncé une vérité, mais une vérité sans valeur, « anthropomorphique de part en part ». ⁶ Je n'ai fait que retrouver la pièce que j'avais moi-même cachée. C'est une vérité de convention, utile pour le classement, mais vide de contenu ontologique réel.

Il n'y a pas de « mammiférité » dans le chameau ; il y a un organisme vivant complexe et singulier que j'ai décidé de ranger dans le tiroir « mammifère » pour ma propre commodité intellectuelle.

2.4. Le Langage : Traître du Réel et Organisateur de l'Action

Revenons à Caroline et à l'expérience de pensée proposée dans le cours. Imaginons un élève décrivant Caroline à un camarade resté dans le couloir. S'il veut être absolument fidèle à la réalité de Caroline, il doit la décrire dans ses infinis détails : la courbure exacte de cette rayure, la nuance précise de ce brun à cet endroit sous cette lumière...

Combien de temps cela prendrait-il? Des siècles! Et le résultat serait inintelligible. Pour décrire le singulier, nous n'avons à notre disposition que des mots, c'est-à-dire des « notions générales ». Si je dis « elle est marron », j'utilise un concept (« marron ») qui regroupe des millions de teintes différentes. Le langage me trahit. Il est incapable, structurellement, de saisir l'individuel.

Comme le dit Nietzsche, le langage ne sert pas à se souvenir de l'expérience originelle unique, mais à s'adapter à d'innombrables cas plus ou moins semblables.

Le langage est un instrument puissant pour l'action : « Rendez-vous à 16h à la sortie du lycée, derrière la voiture rouge ». Cette phrase fonctionne parfaitement. Elle permet la coordination sociale. Mais elle est philosophiquement fautive : il n'y a pas deux « 16h » identiques, la « voiture rouge » est une généralité floue. Le langage est redoutable pour la survie et la société, mais il est « gravement à la peine pour saisir le réel ».

C'est là la "déchéance" du concept : c'est un voile jeté sur le chaos, une fiction utile, un mensonge qui a oublié qu'il était un mensonge.

III. L'Alternative Bergsonienne : Au-delà de l'Homo Faber, l'Art comme Dévoilement

Si Nietzsche nous laisse sur un constat sceptique (la vérité est une illusion), Henri Bergson, au début du XXe siècle, propose une voie de réconciliation. Il accepte la critique nietzschéenne (le concept déforme le réel), mais refuse le pessimisme quant à la possibilité de connaître l'absolu. Si le concept échoue, c'est parce qu'il n'est pas fait pour connaître, mais pour agir. Il existe une autre faculté, endormie en nous, capable de saisir le réel : l'intuition, dont l'art est la manifestation la plus éclatante.

3.1. Homo Faber et la Perception Utilitaire

Bergson part d'une redéfinition de l'être humain. Avant d'être *Homo sapiens* (l'homme qui sait), nous sommes *Homo faber* (l'homme qui fabrique).¹⁰ L'intelligence humaine est un produit de l'évolution biologique, destinée à assurer notre survie en nous permettant de manipuler la matière inerte.

La fonction première de notre perception et de notre intelligence n'est pas de spéculer, mais d'agir. Or, pour agir sur le monde, il faut simplifier.

Lorsque je rentre dans la classe et que je vois Caroline, je n'ai pas besoin (et je n'ai pas le temps) de percevoir sa singularité, ses rayures, sa texture intime. Ce que je dois percevoir, c'est sa fonction : « objet pour s'asseoir ».

Le concept est l'outil de cette simplification utilitaire. Il découpe dans le réel ce qui intéresse mon action. Il colle une « étiquette » sur l'objet.¹⁰

« Nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. »

Cette phrase du *Rire* est capitale. L'étiquette (le mot « chaise ») s'insinue entre moi et la chose. Elle masque la forme réelle de l'objet pour ne me présenter que son profil utile. Le concept est une instruction motrice : « Chaise => Assieds-toi ». Tout ce qui dans l'objet ne répond pas à ce besoin (la beauté de la lumière sur le dossier, la singularité de la forme) est effacé, rejeté dans l'ombre par le travail de sélection du cerveau.

3.2. Le Moi Social et la Spatialisation de l'Âme

Cette critique bergsonienne ne s'arrête pas aux objets extérieurs. Elle pénètre au cœur de notre intimité. Nous utilisons des concepts pour nous comprendre nous-mêmes, et ce faisant, nous nous méprenons sur notre propre nature.

C'est la distinction majeure entre le Moi superficiel (ou social) et le Moi profond.¹²

Nos sentiments, nos états d'âme sont, par nature, des flux continus, mouvants, singuliers. Ma tristesse d'aujourd'hui n'est pas la même que celle d'hier ; elle est colorée par la cause spécifique qui l'a produite, par mon état physique, par mes souvenirs. Elle est « absolument nôtre ».

Mais pour l'exprimer, je dois utiliser le langage. Je dis : « Je suis triste ». J'utilise un mot standard, une étiquette banale qui désigne la « tristesse » en général, celle de tout le monde et de personne.

« Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous. »

Le langage « spatialise » le temps. Il découpe le flux continu de notre vie intérieure en états tranchés, juxtaposés comme des perles sur un collier. Nous finissons par croire que nous sommes composés de blocs d'états (colère + jalousie + amour), alors que notre vie intérieure est une mélodie continue où tout se pénètre.

Le « moi social » est ce personnage public, construit par le langage et les concepts, utile pour vivre en société (« Je vais bien », « Je t'aime »), mais qui recouvre et étouffe le “moi profond”, le siège de notre liberté et de notre singularité véritable.

3.3. L'Artiste : Celui qui Soulève le Voile

Sommes-nous condamnés à cette cécité utilitaire? Non, répond Bergson. La nature, « par distraction », engendre parfois des âmes singulières : les artistes.¹⁰

Qu'est-ce qui définit l'artiste selon Bergson? Ce n'est pas celui qui possède plus d'imagination, mais celui qui possède **moins de besoins**. L'artiste a un “détachement naturel”.

« Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. »

Parce qu'il est moins obsédé par l'action et l'utilité, l'artiste ne voit plus les « étiquettes ». Son œil ne lui dit pas « Chaise => Assieds-toi », mais lui révèle la forme, la couleur, la présence brute et singulière de Caroline. Il voit la chose pour elle-même, et non pour lui.

- Le peintre voit les couleurs que le concept « arbre vert » nous cachait.
- Le poète entend les musiques intérieures que le langage utilitaire (« passe-moi le sel ») étouffait.
- Le romancier nous fait ressentir les nuances infinies des sentiments que les mots généraux écrasaient.

L'art n'est donc pas une fuite hors du réel, comme le pensait Platon (qui chassait les poètes de la Cité), mais un retour au réel. L'artiste soulève le voile des concepts pour nous mettre face à l'Absolu, c'est-à-dire à la singularité pure de la durée et de la matière. Si ce détachement était complet, nous dit Bergson, nous n'aurions plus besoin d'art : nous percevrions la réalité en direct, nous serions tous artistes. Mais comme ce détachement est rare et partiel, l'œuvre d'art est nécessaire pour nous éduquer, pour nous apprendre à voir. Au-delà du concept.

Synthèse : Le Concept, Outil et Écran

Au terme de ce parcours, de Platon à Bergson en passant par Nietzsche, quel statut accorder au concept ?

1. **Avec Platon**, nous reconnaissons la **grandeur logique et scientifique** du concept. Sans la capacité d'abstraire et de définir des universaux (le Cercle, la Justice, l'Homme), il n'y a ni science, ni loi, ni communication rationnelle possible. Le concept est ce qui nous permet de penser l'éternel et le nécessaire.
2. **Avec Nietzsche**, nous prenons conscience du **danger anthropomorphique**. Le concept est une simplification qui peut devenir un mensonge si nous oublions qu'il est une création humaine. Il ne faut pas confondre la carte (le concept) avec le territoire (le réel singulier et chaotique).
3. **Avec Bergson**, nous situons le concept à sa juste place : c'est un **instrument de l'action**. Il est vital pour l'Homo faber, pour manipuler la matière et vivre en société. Mais il est insuffisant pour la connaissance métaphysique et intime. Il nous faut donc cultiver, à côté de l'intelligence conceptuelle, une autre faculté : l'intuition esthétique, capable de sympathiser avec le singulier.

Tableau Récapitulatif : Trois Visions du Concept

Perspective	Statut du Concept	Rapport à "Caroline" (la chose)	Analogie Clé
Platon	Réalité Supérieure	La vraie chaise est l'Idée. Caroline est une ombre imparfaite.	Le Cercle Géométrique : Parfait, éternel, introuvable dans la nature.
Nietzsche	Mensonge Vital	Le mot "chaise" est une étiquette qui nie la singularité unique de Caroline par oubli des différences.	Le Columbarium : Le concept est une urne funéraire pour l'intuition vive.
Bergson	Outil d'Action (Étiquette)	L'étiquette "chaise" masque la forme réelle de Caroline pour ne montrer que son utilité (s'asseoir).	Le Voile : Le langage et le besoin s'interposent entre nous et les choses.

Conclusion Pédagogique

Revenons une dernière fois à Caroline.

En tant qu'élèves et futurs citoyens, vous devrez user des concepts. Vous devrez définir, classer, argumenter, utiliser le langage avec la précision du géomètre platonicien. C'est la condition de la raison.

Mais en tant qu'êtres humains sensibles, vous ne devez jamais oublier la leçon de Nietzsche et de Bergson. Ne laissez pas le concept appauvrir votre monde. Rappelez-vous que derrière l'étiquette « chaise », il y a cet objet unique. Que derrière l'étiquette "camarade", "étranger" ou "professeur", il y a une singularité irréductible, une vie intérieure que le mot ne suffira jamais à épuiser.

Le cours de philosophie sert à cela : apprendre à manier les concepts avec virtuosité, tout en gardant l'œil ouvert, cet œil virginal de l'artiste, pour ne jamais perdre le contact avec la richesse infinie du réel.

Les textes étudiés en classe

TEXTE 1: Nietzsche - Vérité et mensonge au sens extra-moral

Repensons particulièrement au problème de la formation des concepts. Chaque mot devient immédiatement un concept par le fait qu'il ne doit pas justement servir comme souvenir pour l'expérience originelle, unique et complètement singulière à laquelle il doit sa naissance, mais qu'il doit s'adapter également à d'innombrables cas plus ou moins semblables, autrement dit, en toute rigueur, jamais identiques, donc à une multitude de cas différents. Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi sûr que jamais une feuille n'est entièrement identique à une autre feuille, aussi sûrement le concept de feuille est-il formé par abandon délibéré de ces différences individuelles, par oubli du distinctif, et il éveille alors la représentation, comme s'il y avait dans la nature, en-dehors des feuilles, quelque chose comme « la feuille » une sorte de forme originelle sur le modèle de quoi toutes les feuilles seraient tissées, dessinées, mesurées, colorées, frisées, peintes, mais par des mains inexpertes au point qu'aucun exemplaire correct et fiable n'en serait tombé comme la transposition fidèle de la forme originelle. (...) L'omission de l'élément individuel et réel nous fournit le concept, comme elle nous donne aussi la forme, tandis que la nature au contraire ne connaît ni formes ni concepts, et donc pas non plus de genres, mais seulement un X qui reste pour nous inaccessible et indéfinissable. Car notre opposition entre individu et genre est elle aussi anthropomorphique et ne provient pas de l'essence des choses, même si nous ne nous risquons pas non plus à dire qu'elle ne lui correspond pas : ce serait en effet une affirmation dogmatique et, comme telle, tout aussi indémontrable que son contraire.

TEXTE 2: Bergson - Le Rire

Nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même.

Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe.

Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre

force se mesure utilement avec d'autres forces; et fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes. Mais de loin en loin, par distraction, la nature suscite des âmes plus détachées de la vie. Je ne parle pas de ce détachement voulu, raisonné, systématique, qui est oeuvre de réflexion et de philosophie. Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. Si ce détachement était complet, si l'âme n'adhérait plus à l'action par aucune de ses perceptions, elle serait l'âme d'un artiste comme le monde n'en a point vu encore. Elle excellerait dans tous les arts...

Sources des citations

1. Platon - iFAC, consulté le décembre 9, 2025, https://ifac.univ-nantes.fr/IMG/pdf/textes_platon_et_heraclite.pdf
2. Monde sensible et "monde intelligible" chez Platon - Major Prépa, consulté le décembre 9, 2025, <https://major-prepa.com/culture-generale/platon-monde-sensible-monde-intelligible/>
3. La République de Platon: Les trois couches (lits) - plato-dialogues.org, consulté le décembre 9, 2025, https://plato-dialogues.org/fr/tetra_4/republic/trois_couches.htm
4. Platon et les poètes dans la République - OpenEdition Journals, consulté le décembre 9, 2025, <https://journals.openedition.org/philosant/3911>
5. Platon – L'art est une illusion (les trois lits) - Horizon Philosophique, consulté le décembre 9, 2025, <https://horizonphilosophique.wordpress.com/2023/07/10/platon-lart-est-une-illusion-on-les-trois-lits/>
6. Nietzsche : Vérité et mensonge au sens extra-moral – Philosophie ..., consulté le décembre 9, 2025, <https://www.philosophie-lycee.com/index.php/n-vemasem/>
7. Vérité et mensonge au sens extra-moral de Friedrich Nietzsche | Gallimard, consulté le décembre 9, 2025, <https://www.gallimard.fr/catalogue/verite-et-mensonge-au-sens-extra-moral/9782070389964>
8. NIETZSCHE, LA MÉTAPHORE ET LES SCIENCES COGNITIVES [Angèle Kremer Marietti], consulté le décembre 9, 2025, <https://www.dogma.lu/txt/AKM-Nietzsche-meta.htm>
9. Vérité et mensonge au sens extra-moral de Friedrich Nietzsche - Explication 2 (suite et fin), consulté le décembre 9, 2025, <http://labophilo.blogspot.com/2020/03/bac-blanc-de-philosophie-du-0903-tl2.html>
10. Avant de philosopher, il faut vivre ; et la vie exige ... - Centre Pompidou, consulté le décembre 9, 2025, <https://mediation.centrepompidou.fr/education/artetphilosophie/texte1.doc>

11. L'Homo faber - Bergson - Lire un texte, consulté le décembre 9, 2025,
[https://www.maphilosophie.fr/voir_un_texte.php?\\$cle=L%27%3Ci%3EHomo+faber%3C%2Fi%3E](https://www.maphilosophie.fr/voir_un_texte.php?$cle=L%27%3Ci%3EHomo+faber%3C%2Fi%3E)
12. Moi superficiel et moi fondamental - DILECTIO, consulté le décembre 9, 2025,
<https://dilectio.org/articles/moi-fondamental/>
13. Bergson [13] Moi superficiel et moi profond, dicible/indicible, Temps social/Durée personnelle. [In données immédiates Csce] - Archipope Philopolis - Overblog, consulté le décembre 9, 2025,
<https://archipope.over-blog.com/article-12068706.html>
14. Les paradoxes du moi dans l'Essai de Bergson | Cairn.info, consulté le décembre 9, 2025,
<https://shs.cairn.info/bergson-naissance-d-une-philosophie--9782130432494-page-57?lang=fr>
15. Pour une esthétique bergsonienne | Cairn.info, consulté le décembre 9, 2025,
https://shs.cairn.info/article/PHILO_082_0036?lang=fr&ID_ARTICLE=PHILO_082_0036